

## « Nous sommes l'Égypte »

Sébastien Louis sur le potentiel «révolutionnaire» du mouvement ultra

• Le 1<sup>er</sup> février, à Port Saïd, le match de football entre Al-Masry de Port Saïd et Al-Ahly du Caire se termine par la victoire 3-1 des locaux. Dès le coup de sifflet final toutefois, les supporters locaux – certains sont armés de couteaux – déferlent sur le terrain, pourchassent les joueurs d'Al-Ahly puis s'en prennent rageusement à leurs supporters.

La passivité d'une police étrangement en sous-nombre, les négligences étonnantes à l'entrée du stade, les grilles fermées à la fin du match et l'absence inhabituelle sinon fortuite du gouverneur, accusent le régime, à un niveau ou un autre, d'avoir provoqué la tragédie. C'est que les ultras égyptiens étaient aux avant-postes sur la place Tahrir en janvier 2011 à réclamer et obtenir le départ de Moubarak.

Le Jeudi: «Comment analysez-vous la relation entre les ultras et la révolution?»

Sébastien Louis: «Cette implication en Égypte est tout à fait cohérente avec l'histoire générale du mouvement ultra. Regardez le rôle joué par les ultras – appelés *Delije* – de l'Étoile Rouge de Belgrade en 1990-1991, lors de l'explosion de la Yougoslavie.

Il est vrai que Milosevic avait rapidement réussi à les manipuler pour qu'ils ne se dressent pas contre lui pendant neuf ans – certains ont même participé aux exactions des extrémistes serbes. Mais quand le vent a tourné, on a revu les ultras de l'Étoile Rouge se positionner en faveur de l'opposition et aux côtés des mineurs lors de l'assaut du Parlement.

On a trouvé le même schéma côté croate avec les ultras – appelés *Bad Blue Boys* – du Dinamo de Zagreb. Il y a d'ailleurs un monument devant le stade Maksimir de Zagreb des membres des *Bad Blue Boys* qui avaient combattu pour leur patrie. Bref, historiquement on constate un certain potentiel, disons, «révolutionnaire» dans le mouvement ultra.»

Le Jeudi: «Et qu'est-ce qui crée ce potentiel?»

S. L.: «Le mouvement ultra né sur un fond de contestation. Embryonnaire en 1968, il a pris son envol en Italie durant les années de plomb et de quasi-guerre civile.

Il faut se souvenir que l'Italie des années 60 était une société très conservatrice dominée socialement, économiquement et culturellement par deux structures figées, la démocratie chrétienne, qui règne depuis les premières élections de l'après-guerre, et le parti communiste – réformiste et même conservateur à certains égards. Ces partis s'imposent à travers une organisation rigide de la société basée, par exemple, sur les «cerclés» et les syndicats. Dans les années 60, ces structures vont exploser.

Progressivement, les jeunes se mettent à regarder à l'étranger, notamment en Amérique latine – Cuba, Che Guevara... Ils demandent plus de liberté, aussi dans les stades de football. Les premiers clubs de supporters, créés au début des années 50, étaient composés d'hommes de 50 à 60 ans qui se re-

trouvaient pour regarder les matches dans des stades gris sans ambiance. A partir de 1963, alors que le foot, en Italie, commençait seulement à émerger comme un sport de masse – supplantant le cyclisme – les jeunes arrivent dans les stades où ils tentent de se créer une identité plus voyante.

Au début, ils sont accueillis dans les structures existantes, qui créent des sections «juniors». Ceci permet aux jeunes de se rendre compte du pouvoir qu'ils ont lorsqu'ils sont entre eux, et ils deviennent plus expansifs. Ils viennent au stade pour supporter leur équipe avec des comportements de plus en plus provocateurs et scénographiques. Ils se placent avec des banderoles et des drapeaux de plus en plus grands debout aux premiers rangs et chantent pendant tout le match. Ça gêne les «vieux» et c'est fait pour ça.

Vers 1967, on voit des groupes sortir des clubs traditionnels de supporters et créer leurs propres structures. On peut parler de la naissance du mouvement ultra. Ils se distinguent avec des noms éloquents tels que «guerriers», «brigade»... le premier groupe est «La Fosse aux lions» de l'AC Milan.

Alors qu'ils sont en train de construire leur indépendance et leur identité dans les stades donc loin – ou mieux, avec la permission – des parents, 1968 arrive et la jonction avec la contestation sera faite tout naturellement.

Le Jeudi: «Arrivent les années de plomb...»

S. L.: «1969 voit les ouvriers, venus du sud et tragiquement exploités dans les villes industrielles du nord, Milan, Turin, Gênes, contourner les syndicats et manifester. C'est l'*automne chaud* qui verra, en décembre, l'explosion de la première bombe – faisant 16

SEBASTIEN LOUIS...

Conférencier à l'Université du Luxembourg dans le cadre du master d'histoire contemporaine de René Leboutte. Auteur du livre *Le phénomène ultras en Italie* (Mare et Martin, Paris, 2006). Spécialiste du mouvement des supporters ultras

morts – et la mort d'un anarchiste dans les mains de la police, sonnant le début des années de plomb et de la «stratégie de la tension». La jeunesse va s'associer aux ouvriers et on verra une prolifération de groupuscules surtout d'extrême gauche qui prônent la lutte armée.

Pendant une dizaine d'années, alors que la détérioration du climat politique plonge l'Italie dans une quasi-guerre civile, les groupes ultras – peuplés de jeunes fascinés par ce qui se passe – s'inspirent des schémas adoptés par ces groupuscules politiques, reprennent souvent les mêmes symboles mais vidés de leur contenu politique. Ils sont en passe de devenir complètement autonomes et se transformer en sous-culture.

À la fin des années de plomb, pendant le boom économique des années 80, les groupes ultras, devenus les seuls lieux de provocation, de contestation, de révolte, pour les jeunes, évoluent en un mouvement de masse qui transformera les stades en des zones de non-droit et incarneront carrément une contre-culture.»

Le Jeudi: «Comment arrive-t-il finalement dans les pays arabes?»

S. L.: «Avant d'en arriver là, il est intéressant de résumer les caractéristiques du mouvement ultra vers 2000: ce sont des groupes de jeunes organisés apolitiquement et spectaculairement autour des grandes équipes, européennes surtout, de football, avec leur culture, leurs règles, leurs rites, leur langage, leurs paradoxes, leur violence...»

L'ennemi commun est la police chargée de la répression et tous les groupes, même les rivaux les plus acharnés, s'unissent autour d'un même slogan: *All Cops Are Bastards*, *ACAB* ou *Tous les flics sont des salauds*.

Les ultras critiquent sévèrement la corruption et l'industrialisation du football, ils contestent l'establishment et ils soutiennent la cause palestinienne. Forcément, ce mouvement va plaire à la jeunesse arabe. Une caractéristique qui s'avérera d'une grande force en Égypte, est la propension du mouvement à réunir des individus de sensibilités politiques, religieuses et sociales, différentes, parfois même antagonistes. Le mouvement va d'abord percer en Tunisie, qui est le pays le plus proche – culturellement aussi – de l'Italie. Mais grâce à internet, il ne tardera pas à séduire les jeunes Égyptiens, pour qui le foot est presque une reli-

gion. Le mouvement se développera en à peine quatre ans.

Quand la révolution éclate, les ultras sont non seulement les seuls groupes capables de mobiliser les masses de jeunes, mais ils ont aussi l'habitude d'affronter la police. Ils deviennent, tant en Tunisie qu'en Égypte, les «bras» de la révolution, alors que les «têtes», des intellectuels souvent coupés des réalités du terrain, s'appuient sur eux. Le régime – *ACAB* –, qui nie leur identité, reste l'ennemi commun.

En Égypte, les ultras des deux grands clubs du Caire étaient unis aux avant-postes sur la place Tahrir en 2011 quand le régime a envoyé des casseurs sur les chameaux. Leur slogan: *We Are Egypt*, «Nous sommes l'Égypte.»

Le Jeudi: «Un an plus tard, Port-Saïd...»

S. L.: «Le constat est navrant: la révolution n'a rien changé – l'armée, au pouvoir sous Moubarak, l'est encore davantage sous Tantaoui, la répression se poursuit, on emprisonne et on torture autant. Les Égyptiens estiment qu'on leur a volé la révolution. Dès novembre, à l'approche de la date anniversaire de la chute de Moubarak, la contestation reprend, y compris dans les stades.

Pour moi, il est clair que l'horreur de Port-Saïd est une réponse du régime au peuple: vous vous attaquez aux symboles de l'État, nous nous attaquons aux symboles de la révolution. C'est aussi la stratégie de la tension: «Sans l'armée c'est le chaos». Il s'agit aussi clairement d'une vengeance.

Mais, à la vue des millions d'Égyptiens venus acclamer les ultras comme des héros à leur retour, cette stratégie semble avoir, une fois de plus, échoué.»

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID BROMAN



«Les ultras des deux grands clubs du Caire étaient unis aux avant-postes sur la place Tahrir en 2011 quand le régime a envoyé des casseurs sur les chameaux. Leur slogan: *We Are Egypt*, «Nous sommes l'Égypte.»»